

« Que se passe-t-il ? » L'actualité vue par un poète

À l'occasion du festival MidiMinuitPoésie #17, le poète Jean-Marie Gleize livre sur le site Libé.fr toute la semaine du festival, son regard sur les faits du monde.

Lundi 20 novembre

Que se passe-t-il ? Que nous dit-elle, l'actualité ? Difficile de dire ce qu'elle dit, et plus encore de faire semblant de le comprendre, surtout quand on ne sait pas lire, et qu'on sait qu'on ne sait pas lire, et que l'actualité se présente comme un tissu enchevêtré de fils sans queue ni tête ou comme une bande-son répétitive qui se vide à mesure qu'elle se reproduit.

Imaginez un poète incertain, maladroit et mal à l'aise. Poète par défaut, et par défauts. Qui ne fait pas grand-chose d'autre que de regarder autour de lui pour essayer de s'y retrouver, de distinguer un peu de sens possible dans le chaos-matière épaisse, ou dans les faits et gestes de ses semblables, errant comme lui au fond des ravins sinueux des grandes villes, entre les vitrines des banques et celles des grands magasins (déjà illuminés en mode magique pour les fêtes de Noël).

Imaginez-le, par exemple revenu au fond de sa cabane, il ouvre l'écran sur la première page d'un journal et lit : La ministre de la Culture va porter plainte pour connaître les sources du Monde. Voilà de l'actualité, et même un peu penchée vers un futur proche, en attente, en suspens. Mais il trébuche, il s'arrête là, il ne va pas plus loin, ferme les yeux, se met à penser à autre chose. Lecture déviée. Les sources du monde... étonnant, porter plainte, la ministre de la Culture, oui, évidemment, la ministre des sources, l'énigme des commencements ; mais elle ne saura rien en portant plainte, elles resteront invisibles, ces sources. On dirait qu'il ne sait vraiment pas lire. Il ne sait pas lire.

Mardi 21 novembre

En automne, il y a le jour des morts. Couchés dans leurs grands quartiers de pierres grises, étouffés sous la bruyère et le parfum des chrysanthèmes. Cet automne, le corps d'une jeune femme a été retrouvé dans un bois, calciné, et caché sous des feuilles, Pendant plusieurs jours c'était l'actualité du crime, le mystère à la une, un mystère d'automne, de novembre.

En automne, sur le sol, il y a des feuilles mortes. Et du vent froid pour les disperser. En 1831, l'un d'entre nous (il avait alors un peu moins de trente ans, c'était au mois de no-

vembre, après une révolution dont il avait encore le bruit dans les oreilles, le bruit sourd que fait « quelque chose de vermoulu qui se disloque ») écrivait la préface de ses Feuilles d'automne, et plaidait pour une poésie du quotidien, du banal, du commun, une poésie « contre le vent », automnale, autonome, déliée.

Quelle actualité ? En ces journées de novembre ce qui est « actuel » pour moi, c'est novembre, ce sont les fantômes de ceux que je croise dans ces allées où tombent les feuilles, Gilles Tautin noyé dans la Seine, Pierre Overney, abattu par un vigile devant les grilles de l'usine, Malik Oussekin « frappé à mort » dans une rue de Paris, Rémi Fraisse tué par une grenade offensive. Flins, Billancourt, le barrage de Sivens, les gardes mobiles, la violence policière. Tout cela présent au présent. Très violemment actuel, non ?

Mercredi 22 novembre

L'hypothèse communiste. Il paraît que « personne n'y croit ». On se sent tout bizarre de n'être personne. Justice, égalité, émancipation, libération, illusions..., des pathologies « poétiques », décidément risibles.

Car pendant ce temps l'argent coule à flot sans aucun bruit dans les jardins, les piscines, les coffres, de ces paradis sans portes ni fenêtres ni murs, dans les couloirs, les corridors et les disques durs de ces virtuels territoires écraniques, - librement, libéralement, très légalement, actuellement.

À travers quoi, comme à travers un épais brouillard, nous entretenons notre maladie poétique, qui est notre santé. Comme l'écrivait l'un des nôtres, Christophe Tarkos, « je ne suis pas enfoui, je ne suis pas encerclé, je ne suis pas écrasé, je respire ». Et nous opposons la réalité des communes. « La commune c'est ce qui se passe quand des êtres se trouvent, s'entendent et décident de cheminer ensemble ». « Une commune se forme chaque fois que quelques-uns, affranchis de la camisole individuelle, se prennent à ne compter que sur eux-mêmes et à mesurer leur force à la réalité ». La commune est l'unité élémentaire d'une réalité autre, sensible, amicale, amoureuse. Ce que nous attendons : une multiplication de communes, leur liaison et leur articulation. Ainsi nous respirons, et nous entendons, et nous vivons l'hypothèse communiste, - en toute lucidité naïve.

Jeudi 23 novembre

Dans l'actualité il y a des personnages. Ils ont un nom, une histoire, des fonctions, et sont là tout à coup présents, photographiés, racontés (présents ou simplement davantage présents que d'habitude) parce qu'ils ont une « actualité » : ils publient un livre, ils font un voyage inattendu au Pays de l'or noir, ils sont victimes d'un coup d'état militaire, ils reviennent pour s'occuper de la Ville et de la Banlieue, ils font une tournée triomphale, ou bien ils meurent.

Chacun sait que les poètes sont assez mauvais en personnages, en anecdotes, en portraits, en narrations. Il arrive qu'ils s'y essaient mais souvent avec une infinie maladresse. Ils sont même, dans l'exercice, parfois un peu nuls. Je l'éprouve. Tous les poètes ne sont pas Hugo, ou Cendrars. Ni Emmanuel Hocquard. C'est la raison d'une certaine fascination pour les récits dont le héros est un hors-la-loi, positif (Robin des Bois) ou négatif, voire très négatif comme celui qui vient de se faire remarquer en sortant vers la mort (on attend des funérailles un peu spectaculaires).

Il y a quelques jours, dans un hôpital à Parme où il était en prison, mourait dans son lit, d'un cancer, à 87 ans, le fils d'un paysan pauvre, petit voleur de blé devenu très puissant et très riche, petit comme le Diable, criminel sanguinaire, très cruel et très froid, homme de principes, intransigeant sur le code d'honneur, surnommé la Bête, ou Le Fauve, chef suprême de la mafia sicilienne. Il s'appelait Salvatore Riina et son nom, la semaine dernière, était dans tous les journaux (suivi du récit de ses exploits «romanesques») (et tolérés, sinon favorisés, par une partie de l'establishment politique italien, «démocrate» et «chrétien»). Il avait projeté (dit-on) l'explosion de la tour de Pise.

Vendredi 24 novembre

Il y a des jours où ça ne ressemble à rien, l'actualité. Un fourre-tout de déchets végétaux, de noms propres en train de s'effacer plus ou moins lentement, de se décomposer, de pourrir les uns sur les autres. Très décourageant. Avec au milieu, parfois, comme un brin d'herbe sauvage, imperceptible, intrigant, un bout de phrase, ainsi : un peuple très religieux qui vit dans le noir, dans la nuit sous les toits de tôle, sans électricité, face à la mort et aux esprits.

Ce qu'il fait alors sortir au fond de ses yeux (ce poète endormi qui ne sait plus où il est), c'est l'image confuse et belle d'un peuple aux pieds nus, dans sa lointaine Chine intérieure : ils ont entaillé la montagne et combattu avec acharnement sur les monts dénudés, ils ont retourné le sol pauvre au milieu des orages et des inondations et des grandes sécheresses et des tremblements de la terre, ils ont converti les pentes où roulaient les éboulis de cailloux en des champs en terrasse, ils ont fertilisé les ravins incultes et couverts d'orties.

«Vous n'y êtes pas». C'est une phrase qu'il a bien souvent entendue. Et qui veut dire : Vous n'avez pas compris. Donc on va vous répéter ça autrement. Ou bien : Vous êtes sans doute un peu trop ailleurs. Le poète endormi, qui vient de rouvrir les yeux, tente alors de se concentrer, de se recentrer sur ce présent qui lui échappe. Sur ce à quoi il n'est pas, ou n'est plus, ou n'est pas encore. Le journal lui dit qu'il faudrait y être. Lui, est peut-être absent là où il est. Dans le noir, face aux esprits. Et le présent déborde.

Samedi 25 novembre

Harvey Weinstein et Donald Trump, c'est le même film. Crime de masse, homophobe, à Orlando en Floride (juin 2016) et vente aux enchères de migrants subsahariens par des passeurs sur des marchés aux esclaves, en Lybie (novembre 2017) c'est aussi le même film. Volés, battus, vendus, violés, prostitués, exploités, torturés, affamés, tués. Des centaines de migrants noyés en mer et sur la terre des millions d'habitants dans la boue des bidonvilles, c'est encore le même film. Il n'y a qu'un seul film.

Et ce n'est pas un film. Actualité, réalité, et barbarie. Je me souviens d'un groupe autrefois, qui tenait son nom de Rosa Luxemburg : Socialisme ou Barbarie. Il s'agissait bien d'une alternative. Et « socialisme » devait s'entendre alors en un sens dur, ou pur, non altéré, non altérable. Quant à la barbarie, celle d'aujourd'hui, celle d'ici-maintenant qui traverse nos yeux et crève nos tympans, très noire sur très blanc à longueur de pages des journaux ou de flashes info, on dirait qu'elle a comme la puissance dévastatrice des ouragans d'automne.

Dans ce camp, maintenant nettoyé, le poète immobile et muet n'en finit pas de se demander ce qui bat sous ses paupières : trois mouettes tournent au-dessus des caisses brisées, des peaux d'orange, des trognons de choux qui flottent entre les palissades. Il fallait se tenir aux branches, avancer sur le bois des palettes, sur les chemins de métal, en équilibre sur les matelas déchirés, sauter à pieds joints dans l'obscurité des cabanes, se jeter sur les couvertures trempées de pluie dure et lente, avec les morceaux de carton, de jouets, les poupées de celluloid. Ici. Attendre.

Dimanche 26 novembre

Plonger à nouveau et pour finir, dans le flou d'un dimanche. Rue des Tournelles dans l'actualité des années cinquante, novembre cinquante-trois, Dien Bien Phu sous la table de bois dans la salle à manger, les photos noir et blanc pleine page, la rizière, la rivière, le camp retranché, les trous dans le sol éclaté, la bataille des cinq collines, le sang sur les visages, les explosions, les balles traçantes, les fusées comme une lumière d'orage dans la nuit. L'enfant, sept ans, court à l'intérieur de sa tête, « dans l'ombre des couloirs », sept ans, les Poètes de sept ans, les journaux illustrés, Rimbaud, les merveilleuses images, le Tonkin, la Bible verte sur le guéridon, « les blafards dimanches » de novembre, de novembre, les dimanches, le verre de lait, le piano droit, la chemise blanche, vision trouble un peu dans le gris-poussière de la rue, le gris opaque des vitres sales, le gris foncé de la synagogue-façade plate, portes closes avec son très lourd rideau rouge, – et lui, le fourreur en bas qui a tiré son rideau de fer, l'ascenseur qui reste bloqué au troisième étage. Et l'Armée Populaire dont on attend l'assaut final dans un bruit de grande marée.

Comment dire ? Avoir sous les paupières cette violence qui ne s'éteint pas. Savoir que l'écriture ne sera jamais qu'impliquée, emportée, minée, contaminée, factuelle, actuelle,

présente à chacune des gouttes du présent, sensible au sensible, traversante, nécessairement radicale, ou rien.

«Là où le langage commence à défaillir comme moyen de communication se trouve la zone où ont lieu : la poésie et l'art» (Bruce Nauman). Dos à dos, face à face, corps à corps, Francis Bacon et Bruce Nauman. Et nous en chemin vers eux, entre eux, avec en nous cette actualité crue, la nôtre, oui, radicalement radicale, d'un vrai dimanche en novembre.

